

# Le développement social à l'adolescence : relations aux pairs

Chapitre (9) extrait de :



**Le développement de l'adolescent**  
L'adolescent à la recherche de son identité

Par **Christine Cannard**

ANNÉE : 2019

PAGES : 468

COLLECTION : Ouvertures Psy - LMD

ÉDITEUR : De Boeck Supérieur

miro

## Dans ce chapitre, vous allez :

Comprendre le rôle de l'appartenance au groupe des pairs dans le processus de socialisation à l'adolescence (identification et individuation).

Connaître et comprendre les pratiques culturelles des adolescents, les nouveaux codes de conduite dans la société de l'image et de l'apparence et les nouvelles dépendances qui en découlent.

Prendre la mesure de la nécessité du groupe dans la construction identitaire de l'individu tout en prenant conscience du risque potentiel de la perte de l'identité personnelle au profit d'un idéal du moi collectif du fait de l'illusion groupale.

Distinguer le groupe de la bande et comprendre les caractéristiques, le fonctionnement et les enjeux de la bande. Enjeux qui peuvent faire basculer les membres de la bande dans la délinquance.

Connaître les effets délétères du sentiment de rejet social, à la lumière de la psychologie sociale, de la psychopathologie et de la neuroimagerie fonctionnelle.

« La plupart des hommes sont incapables de se former une opinion personnelle, mais le groupe social auquel ils appartiennent leur en fournit de toutes faites. »

Gustave Le Bon

Introduction	Page 2
1. Relations entre pairs et fonctions du groupe	Page 3
2. Les pratiques culturelles des adolescents : une sociabilité émancipatrice ?	Page 9
3. Influence des pairs et risques de déviance	Page 22
4. Relations entre pairs, exclusion et rejet social	Page 25
Conclusion	Page 27

## Introduction

---

L'adolescent dans sa quête identitaire, comme d'ailleurs tout individu appartenant à une société, a besoin des autres. L'individu est par nature profondément social. L'adolescent a besoin d'un triple réseau de relations pour développer harmonieusement sa personnalité et son autonomie : la relation avec ses parents, la relation avec ses camarades du même groupe d'âge et la relation avec des adultes autres que les parents. « Chaque *je* en quête de réalisation identitaire peut considérer l'autre comme une aide (échanges inclusifs) ou un obstacle (échanges exclusifs) et entretenir avec lui des relations consensuelles ou dissensionnelles. Quel que soit le champ relationnel (le couple, l'école, l'entreprise, etc.) dans lequel se déroule l'échange, pour chaque *je*, l'autre peut être considéré comme un partenaire, un adversaire, un concurrent ou un ennemi, et bien sûr, tout cela à la fois, à dose variable » (Bajoit *et al.*, 2000). Il paraît nécessaire de nos jours de ne plus se demander *si* et *combien* l'adolescent a des relations sociales, mais bien *comment* et *sous quelles conditions* ces relations sociales de différents types contribuent au fonctionnement et au développement durant des phases de transition significatives (Collins, 2010).

Ce chapitre aborde les relations sociales avec les pairs car le groupe des pairs joue un rôle très important dans le développement de l'adolescent, il apporte un soutien social, développe des compétences sociales en plus de ce que peut apporter la famille (pour un développement théorique et une revue de questions, voir Smith et Hart, 2011). L'intégration dans un groupe aide l'adolescent à penser, à agir et se faire des jugements (« qu'est-ce que fait mon groupe en temps normal ? Quels sont ses croyances et principes ? Comment puis-je être accepté par mon groupe ? »). En fait, construire de nouveaux attachements et s'identifier aux groupes sociaux devient aussi important que de construire des attachements et s'identifier aux parents et à la famille (Killen et Rutland, 2011). C'est en cela que le groupe est socialisateur, car il aide l'adolescent dans son processus d'individuation et sa quête d'autonomie.

On a vu, dans le chapitre 7, le rôle que joue l'amitié dans le développement psychoaffectif de l'adolescent, on va voir dans ce chapitre le rôle que joue plus largement le groupe de pairs dans le développement identitaire, selon deux dimensions : l'identification et l'individuation. Dans ce chapitre, nous nous intéresserons dans un premier temps à la structure du groupe adolescent, à son évolution et à ses caractéristiques en fonction de l'âge, du sexe et du groupe culturel, puis nous nous poserons la question d'une culture adolescente, et enfin nous aborderons les risques de déviance et de délinquance chez ceux pour qui l'influence des pairs est vraiment délétère.

# 1. Relations entre pairs et fonctions du groupe

---

Les pairs sont les autres du même âge que l'adolescent côtoie et qui ont de nombreux points communs avec lui. Les interactions entre pairs ne commencent pas à l'adolescence, elles ont même été observées dès le passage en crèche. Ce qui est nouveau, c'est qu'elles se distinguent d'une période à l'autre par la nature des pairs avec qui on interagit (une connaissance, un ami, un petit ami, une bande) et par la situation où elles ont lieu (école, voisinage, club sportif, association culturelle, événement socio-culturel, etc.) (Brown et Larson, 2009 ; Brown et Dietz, 2009). Ce qui est nouveau également, c'est que les adolescents valorisent cette forme de socialisation et s'impliquent dans un plus grand nombre de groupes différents qui se chevauchent et se différencient par leur taille, le caractère formel ou informel de leur mode de constitution et la mixité des membres. Le groupe, selon une définition en psychologie sociale, est « un ensemble social identifiable et structuré, caractérisé par un nombre restreint d'individus et à l'intérieur duquel ceux-ci établissent des liens réciproques, jouent des rôles selon des normes de conduite et des valeurs communes, dans la poursuite de leurs objectifs » (Fischer, 1990). Ce peut être le groupe familial, le groupe d'amis, le groupe social, etc. Des données objectives sur le sentiment d'interdépendance et des données subjectives sur le sentiment de proximité/intimité indiquent que, entre le début et la fin de l'adolescence, les relations significatives « passent » des parents aux amis puis aux petits amis, et ce sont ces affiliations-là qui sont les plus importantes aux yeux des adolescents dans certains domaines à certains moments. En prenant une certaine distance vis-à-vis de sa famille, le groupe de pairs devient la référence sociale privilégiée, voire le soutien social privilégié (ce qui ne veut pas dire que les parents ne sont plus une référence ni font fonction de soutien, leur influence décline seulement par rapport à l'influence grandissante des pairs), et l'adolescent a un besoin pressant de retrouver ses copains (encadré 9.1). « L'esprit adolescent est avant tout un esprit pluriel, il est une manière collective de prendre ses distances avec la famille qui reste lieu d'autorité et de contraintes » (Fize, 2019, p. 43).

## **Encadré 9.1. Les copains d'abord ! (Charlotte Rotman, « Adolescence : pubère la vie », *Libération*, 1<sup>er</sup> août 2009).**

Ce qu'ils font ensemble ? Peu importe. Ils traînent ou ne font rien. Plus ils grandissent, plus les adolescents passent du temps entre potes. Les amis prennent de plus en plus de place dans leur quotidien. Notamment dans les loisirs : les copains « *jouent un rôle de prescripteurs et influent directement sur l'inscription dans une activité* ». 84 % des jeunes Parisiens interrogés disent que « *passer du temps en groupe ou avec des amis* » est la première des activités. Les filles consacrent plus de temps à l'amitié que les garçons. « *On essaie de voir au maximum les copains* », explique un jeune homme. « *On essaie de sortir l'après-midi, dans la rue, les magasins, et puis après, le soir, se réunir entre copains. Avant, on jouait au foot, quand on était plus jeune. Aujourd'hui, on préfère se retrouver et après on se dit : qu'est-ce qu'on va faire ? Mais l'important, c'est d'être ensemble.* »

Le nombre de relations et le degré d'interconnexions vont ainsi définir la qualité du contexte relationnel (pour plus de détails, tant du point de vue théorique qu'expérimental, voir Lerner et Steinberg, 2009). À son tour, la qualité du réseau social va, selon le modèle de Berkman *et al.*, (2000), affecter la santé de l'adolescent et ses pratiques comportementales dans 4 domaines, non exclusif les uns les autres : le soutien social, les attachements et engagements sociaux, l'influence sociale, et l'accès aux ressources et aux biens matériels. Plus on a d'amis plus on a à notre disposition des personnes prêtes à nous soutenir matériellement et

affectivement, plus on a des chances d'interagir et de participer à des activités, plus on a accès aux biens et aux ressources qui peuvent améliorer notre statut socio-économique.

## 1.1. Le groupe et sa fonction de socialisation

Chaque groupe social auquel appartient l'adolescent va ainsi apporter des types de soutien différents. L'ajustement psychosocial du jeune va dépendre alors de sa capacité à rechercher les ressources adéquates autour de lui pour supporter ses problèmes.

De même que l'on a vu que l'individu construit son identité au contact d'autrui, dans ses relations interpersonnelles, G.H. Mead (1963) nous dit également qu'il s'y construit en tant qu'être social. Pour lui, l'individu passe par trois étapes développementales dans son processus de socialisation. La première renvoie à l'intégration des normes et des règles par le jeu durant lequel l'enfant s'identifie à des autrui significatifs (père, mère, frère...). La deuxième renvoie à la construction de soi, telle qu'on l'a décrite dans la formation identitaire (chapitre 7), par l'identification à un autrui plus généralisé, autre que les *autrui* familiaux ; c'est en général les pairs et les groupes d'appartenance pouvant générer des identifications multiples et disparates. De Singly (2006) voit la soumission des adolescents aux injonctions normatives de leurs pairs comme un premier pas collectif pour se défaire de l'emprise familiale, nécessaire avant de construire leurs choix propres (transition entre première et deuxième étapes, sans pour autant que l'intégration des normes parentales ne disparaisse). La troisième et dernière étape renvoie à la reconnaissance du Soi au sein du groupe. En effet, alors que l'individu se perçoit comme partiellement semblable à d'autres, qui appartiennent au même groupe que lui, et qui, à ce titre ont des spécificités qui les distinguent d'autres individus, appartenant à d'autres groupes (identité sociale), il va chercher aussi à marquer sa différence par rapport à autrui – ou tout au moins tenter de la reconnaître (que suis-je au milieu d'eux tous ?) – et devenir peu à peu un individu à part entière (identité personnelle). Se distinguer d'autrui, c'est faire l'expérience de son unicité, c'est faire un pas vers l'autonomie. L'individu ne deviendra un être social autonome que lorsqu'il aura des contacts sociaux à caractère universel et non plus limités au monde restreint de son groupe d'appartenance (même s'il continue à appartenir à ce groupe ! il faut simplement ne pas en perdre son identité personnelle). C'est pourquoi, disent Robert et Lascoumes (1974), le groupe est obligatoirement transitoire. Il a un rôle socialisateur à un moment de l'histoire où l'individu a besoin d'un allié pour lutter contre ses angoisses, mais il n'est socialisateur que si l'on en sort. C'est le principe de la socialisation.

Chez l'adolescent bien adapté, le regroupement sécurise car il absorbe l'agressivité individuelle, sous forme d'opposition et de révolte vis-à-vis de la famille, de l'école ou de la société. Il diminue aussi la culpabilité puisque l'adolescent se rend compte que tous expriment la même révolte, les mêmes récriminations vis-à-vis de l'école et des parents. C'est par ce mécanisme et parce que l'adolescent y passe beaucoup de temps, que le groupe joue un rôle socialisateur de premier plan et non parce que l'adolescent entretient des relations sociales avec les membres du groupe. Au contraire, lorsqu'on regarde bien, le groupe tend à enfermer l'individu dans un cercle restreint et limite les contacts sociaux universels. Les adolescents se regroupent parce qu'ils ont une haine commune envers un prof ou une institution, ou parce qu'ils ont une passion commune pour le skate, les échecs, certains jeux vidéo, ou encore parce qu'ils ont des affinités affectives avec certains pairs. Ces intérêts sont en général des éléments d'exclusion et non de socialisation. Donc, le groupe est socialisateur simplement parce qu'il permet à l'individu de devenir autonome.

Chez les adolescents mal adaptés, il est tout aussi nécessaire voire indispensable d'aller vers les autres mais lorsque ces adolescents ne sont pas acceptés par un groupe « normal » alors ils se tournent vers un groupe « pathologique ». En effet, un adolescent en situation d'échec ou de marginalisation scolaires, qui en outre ne trouve pas en famille ou chez des copains, les ressources économiques et psychologiques nécessaires pour faire face à cet échec ou à cette marginalisation, ne va pas pouvoir s'affirmer sur le plan personnel et social et se projeter dans l'avenir en tant qu'adulte autonome (Mucchielli, 2004). Il va y répondre par une forte anxiété, de profonds sentiments de dévalorisation, de colère et d'injustice, mais comme le dit Mucchielli, pour survivre psychologiquement, cette situation doit trouver une issue. Le monde de la bande en constitue une. Le groupe devient « bande » ou « gang » quand l'attitude de ses membres apparaît à l'ensemble de la société comme marginale, voire déviante. Les travaux de Robert et Lascoumes (1974), de Fize (2008) et de Mohammed (2007, 2011) nous ont beaucoup appris sur le fonctionnement et la fonction des bandes. La thèse de Mohammed par exemple met en exergue les fondements du pouvoir d'attraction des bandes, à travers une fine description des enjeux relationnels, symboliques et matériels propres à ces groupes. La bande attire effectivement à elle par prédilection les différentes catégories d'inadaptés. On dit que celui qui en devient membre est un pseudo-antisocial car paradoxalement, le jeune qui veut fuir la société adulte, intègre le groupe, et fait preuve d'un attachement profond et d'une loyauté à l'égard des membres de ce groupe et surtout du code explicite ou implicite qui le régit. L'adolescent exclu et rejeté de tous les autres s'y sent comme dans une deuxième famille.

L'adolescent qui intègre un groupe a le sentiment d'être dans un bon groupe dans lequel il est agréable de vivre. C'est la notion d'illusion groupale développée par Didier Anzieu (1999). C'est un état psychique collectif que les membres d'un groupe formulent ainsi : « Nous sommes bien ensemble, nous construisons un bon groupe, et si le leader du groupe partage cet état nous avons un bon leader ». Le groupe est érigé en objet libidinal, c'est un objet-groupe, un Moi-idéal dont l'appareil psychique est participant. Cet objet est massivement investi. L'illusion groupale cimenterait l'unité du groupe et maintient des liens forts entre les membres du groupe (encadré 9.2).

### **Encadré 9.2. Film *La Vague*, de Dennis Gansel (2009)**

Un prof de lycée propose à ses élèves une expérience visant à leur expliquer le fonctionnement d'un régime totalitaire. Très vite, les élèves jouent le jeu. Ils créent une « communauté » soumise à la discipline du leader, en l'occurrence ici le prof élu à l'unanimité. Ils lui trouvent un nom « La Vague », acceptent la tenue vestimentaire choisie par le leader, choisissent un emblème et un signe de reconnaissance. Quiconque ne répondra pas à ces signes sera exclu. Quiconque aura une opinion différente sera exclu. « Croire en la vague, c'est croire en un idéal, c'est appartenir à un seul mouvement, c'est être au service d'une cause juste ». Quiconque cherche à lui barrer la route sera écrasé par sa puissance. L'autocratie est mise en pratique au-delà des espérances du professeur. Et les choses dégénèrent...

Les pulsions libidinales sont concentrées sur l'objet groupe ; les pulsions destructrices, clivées des précédentes, sont projetées sur un bouc émissaire au sein même du groupe ou sur un groupe extérieur. Ainsi, tout ce qui est à l'extérieur du groupe est mauvais. La délimitation entre un dedans et un dehors du groupe renvoie à l'enveloppe du groupe, à la contenance. Un groupe éclaté ne peut se prétendre à avoir un dedans et un dehors. Kaes (2010) y rajoute (entre autres) le principe de plaisir/déplaisir : Le groupe évite le déplaisir à ses membres en

leur fournissant des expériences de plaisir (plaisir d'être en groupe, d'être protégé, de recevoir une stimulation de pensée régulée).

Faire partie d'un groupe, c'est ainsi se sentir intégré et aimé dans le partage d'un idéal commun (idéal du Moi collectif).

## 1.2 Le groupe et sa fonction d'identification

L'incertitude a toujours fait partie de l'expérience de l'adolescent. Du fait de la prolongation de la phase entre la maturité sexuelle et les responsabilités d'adulte ; du fait de l'incertitude des adultes eux-mêmes qui se posent de plus en plus les mêmes questions que leurs adolescents devant les vastes changements socioculturels ; du fait enfin que dans notre société le jeunisme prévaut, il n'y a plus de démarcation claire entre adulte et adolescent. Il n'y a plus non plus de rites de passage permettant aux uns et aux autres de se situer (Day, 2000).

Les paroles d'un jeune patient de 15 ans rapportées par l'auteur nous révèlent les proportions que peut prendre cette problématique de l'incertitude. Invité à dire pourquoi il cherche à consulter un psychologue, il a répondu :

« Je viens vous voir parce que je vous demande de me dire ce que c'est que devenir un homme. Mon corps me dit que je quitte mon enfance et je suppose qu'il doit exister quelqu'un qui soit capable de m'informer sur ce que ces changements signifient. Je vois que j'ai certaines capacités à réfléchir, mais que je n'ai pas encore le droit de faire entendre ma voix ; et il me semble qu'il doit exister quelqu'un qui puisse tout m'expliquer quand sera venu le moment où je pourrais avoir part, pour de vrai, aux décisions et aux débats de sens. Mais quand je regarde autour de moi, je ne vois que des adolescents, exactement comme moi, en guise d'adultes. Les adultes s'habillent jeune, ils ne sont pas plus sûrs de leurs valeurs que nous, ils se battent entre eux concernant les valeurs morales et religieuses, et quand ils parlent de valeurs, ils les trahissent dans leur comportement. Ce qui les attire, dans leurs journaux, c'est la liberté, c'est de savoir comment rester jeune, comment changer sans perdre sa place, comment gagner sa place... Toutes les choses qui nous attirent précisément pour ne pas rester jeune. Personne ne sait ce que c'est que devenir adulte. Moi non plus. Même si je n'aimais pas la définition de ce mot, même si elle me semblait très dure et pleine d'exigences, j'en ai besoin pour réussir ma vie. Et même si j'étais complètement opposé à la définition donnée, au moins j'aurais quelque chose de clair contre quoi me battre. »

C'est dans la conformité aux pairs que l'adolescent qui se cherche va retrouver dans un premier temps, une nouvelle identité. Le « nous » sert à dissimuler l'angoisse du « je » (« seul je suis perdu, ensemble nous sommes forts »). Quand on ne sait pas qui on est, il est plus facile, comme le dit Erikson (1968), de dissimuler cette incertitude quand à soi-même dans la certitude du groupe. Dans le groupe on sait qui on est (voir chapitre 7 sur la construction identitaire).

Le risque est pour l'adolescent de trouver dans le groupe des réponses prédéfinies à ses doutes et à ses interrogations sur son avenir existentiel. Pour éviter ce conflit interne, l'adolescent se laisse en effet guider aveuglément par des groupes qui fournissent des fausses réponses toutes faites à ses interrogations. C'est le cas des sectes ou des groupes fanatiques (religieux ou politique). Suite aux manifestations religieuses (en particulier le port du voile) dans les collèges, le sociologue Jean-Pierre Obin (2004) a montré par exemple la montée en puissance du phénomène religieux dans les quartiers. Son rapport au Ministère dévoile le pouvoir des

« grands frères » dans les banlieues qui proposent avec succès aux jeunes issus de l’immigration une identité positive et universaliste « musulmane » se substituant aux identités souvent perçues comme négatives, « immigrée » de leurs parents et « mal intégrée » de leur génération, victimes l’une et l’autre du stigmate raciste. Les jeunes qui se revendiquaient hier « arabes » se revendiquent de plus en plus souvent aujourd’hui « musulmans ». L’identité collective, qui se référait hier chez les élèves à une communauté d’origine semble se transformer de nos jours en un sentiment d’appartenance à une nation musulmane, universelle, distincte et opposée à la nation française. Ben Laden, en 2004, DAESH aujourd’hui, sont les figures emblématiques d’un islam conquérant, un idéal du Moi assurant la revanche symbolique de tous les laissés pour compte de notre société.

Avec l’émergence du numérique, les réseaux sociaux virtuels l’ont bien compris tant ils permettent de s’identifier. « Ce qui est consulté ensemble nourrit la complicité des membres du groupe, par la possibilité de rire, de s’étonner ou de s’offusquer collectivement. [...] Un attroupement autour d’un écran révèle forcément des rapports de force et d’exclusion : qui a le droit d’avoir accès au contenu amusant ou dégoûtant sur lequel chacun s’exclame ? [...] Ces pratiques visent à rendre visibles des liens sociaux privilégiés et exclusifs, qui sont par définition pourvoyeurs de prestige social » (Balleys, 2017). Dans ce contexte, l’adolescent va s’identifier et se situer. Il se situe par rapport à tout ce qu’il entend, lit et voit sur internet, et surtout sur les réseaux sociaux. Or, dès l’instant qu’apparaît la possibilité de cliquer sur un *like* ou de laisser un commentaire, on est confronté à un réseau social. Des personnes sont devenues célèbres sur le net en postant des vidéos et des photographies qui ont généré des millions de réactions. Les adolescents raffolent des « tuto », ces tutoriaux qui donnent des leçons toutes en images sur comment se maquiller, comment s’habiller, comment jouer à tel jeu de société, ou des astuces concernant des jeux vidéo. Forts de leur succès, certains sont devenus des « influenceurs ». Le nom lui-même en dit long ! Selon une enquête de la société Cision, l’argus de la presse (2017), un internaute sur trois suit au moins un influenceur sur les réseaux sociaux. Les followers attendent des informations sur tout ! (voir figure 9.1), c’est pourquoi le pouvoir de prescription des influenceurs n’est plus un mythe. Ils sont pour cela très prisés par les marques, jusqu’à faire de la concurrence aux publicitaires. Dans cette période adolescente de quête d’autonomie, c’est tout de même paradoxal de suivre aussi fréquemment des influenceurs...

Figure 9.1

**Ce que recherchent les internautes sur les réseaux sociaux  
(Cision, l’argus de la presse, 2017)**



L'identité collective l'emporte là encore sur l'identité personnelle, mais les jeunes peuvent se revendiquer de ces modèles, voire se trouver, au fil des explorations, vues et commentaires, une identité personnelle et savoir enfin qui ils sont. Peut-être pourrait-on dire que nous sommes face à la mise en lumière de singularités individuelles via la construction sociologique de l'individu transmise ici par les influenceurs... En ce sens, les jeunes adolescents sont en quête d'affirmation identitaire et de conformité sociale (voir chapitre 7). Les sociologues nous le disent depuis longtemps : « Les réalités individuelles sont sociales et elles sont socialement produites » (Lahire, 2016).

On a alors le sentiment que le passage au monde des adultes, reposant autrefois sur des rituels et sur l'accès rapide à une culture détenue et transmise par les pères, s'effectue maintenant par le partage entre pairs d'une *culture jeune* (Le Run, 2006).

## 2. Les pratiques culturelles des adolescents : une sociabilité émancipatrice ?

---

Comme le souligne Steinberg (2011), la culture adolescente est un phénomène de société récent. En ce qui concerne les Américains, c'est selon lui une caractéristique touchant la plupart des adolescents depuis les années 1930. Les recherches sur la culture adolescente ont commencé avec les recherches sur l'identité des adolescents (qui sont ces adolescents dans les groupes de pairs ?) et sur les différences (comment la culture adolescente se différencie de la culture adulte ?). Que font les adolescents de si particulier qu'ils s'en distinguent des adultes ? Une bande de copains, un look à la mode, un langage codé... En ce qui concerne les pratiques culturelles, les uns pensent que l'adolescent relègue sa famille au second plan au profit de sa génération, comme une marque de résistance à l'autorité et de prise de distance par rapport à la génération précédente. Ils ont toujours su, nous disent par exemple Stora et Vlachopoulou (2018), « trouver des espaces qui échappent aux adultes afin d'y déployer leur créativité, leur destructivité, leur subjectivité dans le cadre du processus de devenir adulte. Les mondes virtuels n'échappent pas à cette quête de la part des adolescents ». Les autres diront que ce n'est pas une contre-culture pour se démarquer ou s'opposer aux parents, mais bien une culture à part qui se déploie dans un climat de cohabitation plutôt serein (Pasquier, Buzzi et Cavalli, 2008), favorisé par des parents qui encouragent l'autonomie et l'expression de la subjectivité chez leurs enfants (de Singly, 2003). Toujours est-il que c'est bien une période culturellement et socialement spécifique qui précède l'entrée dans la vie et se traduit, selon David Le Breton (2018), par un va-et-vient permanent entre turbulence et construction de soi, pas toujours facile à vivre dans la société de l'image d'aujourd'hui, où représentation de soi, mise en scène et peur du jugement entraînent l'adolescent dans de nouveaux codes de conduites, réelles ou virtuelles.

La culture adolescente c'est aussi le rapport de l'adolescent à la culture (musée, livre, cinéma, concert, etc.). Cependant, dans quelle mesure les adolescents sont producteurs ou simples consommateurs de leur culture ? Comment l'individu se construit-il et s'affirme-t-il par ses pratiques culturelles ? se demande Reverdy (2016). L'émergence du numérique qui offre de nombreuses possibilités, combinant parfois dans le seul smartphone, l'art, la communication, la musique, la lecture, le cinéma et les divertissements, a bouleversé à la fois les notions de prescripteur, de producteur et de consommateur, ainsi que les notions de temps et d'espace. Ceci oblige à repenser les périmètres des structures culturelles, institutionnelles ou non, évolutives ou non, mais aussi les frontières entre public et privé, pratiques solitaires et collectives, chefs-d'œuvre et produits industriels (Détrez, 2017).

Dans ce contexte, il existe ainsi plusieurs façons d'entrer dans la culture adolescente : le langage, la musique, les marques (vestimentaires et corporelles), les outils numériques, autant d'exemples clés dans les pratiques adolescentes émancipatrices.

### 2.1. La musique

La place de la musique dans le développement social de l'adolescent ne laisse personne indifférent. La musique est à la fois un moyen pour les adolescents de communiquer avec les pairs, voire de se reconnaître entre eux, et paradoxalement un moyen de se replier sur soi et de s'isoler du monde, d'autant plus vrai qu'ils gardent leurs écouteurs sur les oreilles à longueur de journée ou presque. Anzieu (2003) avait développé la notion d'enveloppe sonore de soi, en rappelant le bain de paroles que reçoit le nouveau-né dans ses interactions précoces mère-

enfant. La parole maternelle rassure, contient (au sens de contenant protecteur) et conditionne l'acquisition du langage et les premières communications de l'enfant avec son monde. Le son dans ce sens est ainsi associé à un vrai plaisir auditif qui signale la présence de la mère qui nourrit, berce, joue et lave l'enfant. Comme un objet transitionnel, le son remplace l'objet et permet de nier l'angoisse de séparation (combien de fois les mères parlent-elles d'ailleurs lorsqu'elles s'éloignent !). Mais le son peut être aussi menaçant, bruyant, agressif. C'est la voix qui rappelle la loi ou au contraire la contestation de la loi. À l'adolescence, la musique attire pour le plaisir qu'elle procure (principe de plaisir), mais aussi pour certains, parce qu'elle les isole du même coup des interdits parentaux (principe de réalité). Jouer d'un instrument ou faire partie d'un groupe est narcissiquement gratifiant. La permission de s'exercer librement, les répétitions entre copains, pour peu qu'elles se situent dans la cave ou le garage (sentiment de régression bien agréable) sont associées indéniablement à un certain plaisir narcissique. Repli sur soi dans une bulle musicale... Dans la musique c'est l'émotion qui prime.

En écoutant sa musique qui détonne par rapport au goût de ses parents, l'adolescent s'isole au sein de sa chambre et met en sourdine ses relations familiales, d'autant que l'information musicale devient de plus en plus disponible. Les pratiques se massifient et se ressemblent. Un des avantages est que la possibilité d'échanger des fichiers musicaux entre amis semble avoir replacé la musique comme centre d'intérêt important chez des jeunes trop souvent rivés sur leurs télévisions, ordinateurs et consoles de jeux, au point parfois qu'ils en soient eux-mêmes à produire leurs propres morceaux musicaux (Marrens, 2002). La culture hip-hop est particulièrement forte dans certains quartiers où les adolescents ne se reconnaissent plus dans le regard de l'adulte. Les chanteurs sont devenus des idoles car ils permettent aux jeunes enfants d'immigrés par exemple de retrouver une identité et une certaine fierté. « Le rappeur cherche à dire la désolation du ghetto ou de la banlieue, et bien loin de cacher ses origines, il les assume » (Lapassade et Rousselot, 1990). C'est à son commencement, la révolte des quartiers populaires. « Alors que pendant plus de dix ans, la culture hip-hop est majoritairement restée le fait de jeunes de cité plus ou moins impliqués personnellement dans le mouvement (rappeurs, DJs, danseurs, graffeurs), on peut estimer qu'aujourd'hui la plupart des amateurs de hip-hop sont des "consommateurs", le plus souvent des jeunes blancs issus des classes moyennes à la recherche du frisson de la cité, mais à distance » (Marrens, 2002, p. 41). Si la plupart des adolescents aiment le rap sans partager particulièrement la culture hip-hop, c'est parce qu'ils reconnaissent en lui un langage de rebelle, contre l'ordre social et contre l'école. Avec la techno, ils ont trouvé un moyen de sortir de la culture des cités trop fortement associée au hip-hop, tout en fournissant la part « d'illégalité » qui fera les délices des *ravers*. C'est ainsi que se sont développées les free-parties, symbolisant à elles seules la mouvance techno, attirant de plus en plus de jeunes qui ne souhaitent pas aller en boîte de nuit et qui veulent se défoncer. Que ce soit les trances ou le hardcore, on est dans un univers où la parole est abolie, seules la danse et la défonce réunissent les jeunes et permettent de se comprendre. C'est bien d'ailleurs la raison qui a fait réagir la classe politique. Les rassemblements de milliers de jeunes, leur succès grandissant, difficiles à réguler au début par les organisateurs, détériorant les lieux investis pour l'occasion, le trafic et la consommation de stupéfiants aux effets mal évalués, avaient de quoi inquiéter plus d'un élu et plus d'un parent. La répression ne s'est pas fait attendre, mais a fait aussi évoluer les choses.

Dans ce contexte, quel que soit le style musical choisi, l'idole (individu ou groupe) devient un modèle auquel on a envie de ressembler et de s'associer. Les adolescents ont alors une tenue vestimentaire qui correspond à leurs préférences musicales. Certains moins rebelles ou moins non conformistes se tourneront vers des chanteurs moins engagés, plus romantiques ou plus populaires. Parfois, l'influence de l'idole ou du leader peut être très importante, mais dans la

plupart des cas, ils ne sont que des figures transitoires, le temps que l'adolescent trouve sa propre identité. Selon Lacourse, Claes et Villeneuve (2001), les mouvements musicaux les plus violents (heavy metal et underground) se nourrissent du désespoir et de la rage des jeunes, mais ne les engendrent pas. Bien entendu, les jeunes âgés de 15 à 18 ans qu'ils ont interrogés consomment de la drogue et de l'alcool plus souvent que les autres, affichent une propension à l'isolement, ont une piètre estime d'eux-mêmes et éprouvent un sentiment d'impuissance. Cependant, la thèse d'Éric Lacourse révèle que plus le jeune s'identifie à un groupe, plus il est enclin à intégrer son discours. Autrement dit, ce n'est pas le style musical qui risque d'engendrer certaines violences ou désespoirs mais bien la vénération que l'adolescent porte à son idole. L'identification passagère seule facilite l'affirmation de soi. Leurs résultats montrent par ailleurs qu'écouter la musique pour se libérer de toutes les émotions négatives diminue les comportements suicidaires, en particulier chez les filles.

À travers les goûts musicaux de la jeunesse, on pourrait penser à une culture adolescente contestataire. Pourtant, même quand ils s'approprient les paroles des rappeurs, les jeunes restent parfaitement ancrés dans des normes consuméristes et parfaitement intégrés à la société marchande (Galland, 2008). On le voit très bien avec le déferlement des marques sur leurs vêtements.

## 2.2. L'habillement

L'apparence vestimentaire est aussi un moyen pour l'adolescent d'échapper à l'emprise parentale, ou plutôt d'être reconnu par son groupe d'appartenance (Clerget, 2000 ; Pommereau, 2006). Le choix peut se faire en rupture radicale avec les goûts parentaux. En modifiant son apparence, l'adolescent se donne l'illusion qu'il se désengage de ses images parentales puisqu'il n'a plus l'aspect attendu par les parents. Il lui faut donc « de la marque » pour faire corps avec ses pairs. C'est le besoin pour l'adolescent d'afficher une autre appartenance que celle dont il a hérité. Le vêtement est le signe de reconnaissance sous lequel on doit se réunir. Vêtu comme tous ceux de sa bande, il se croit un autre. L'adolescent doit être conforme aux codes du groupe auquel il appartient. Il n'a pas le choix. À l'extrême, on peut imaginer que les noms de marque viennent remplacer les noms de famille (Cloutier, 1996). À chaque style vestimentaire correspond une tribu. Toutes les marques ne « défendent » pas les mêmes valeurs et tous les groupes de jeunes ne portent pas les mêmes marques. Il faudra donc choisir sa marque comme on choisit son camp. « La mode comme signe s'apparente ainsi à un effet de rassemblement singulier, comme un *voyage migratoire*. Elle fabrique du groupe et, plus encore, du regroupement. Aussi, c'est dans la recherche du même, un même ambigu, que fonctionne le souci d'être à la mode ; car elle intègre une référence à la distinction, ce par quoi un individu peut se sentir unique tout en se soumettant à un ordre, à un style qui fera reconnaître sa personne » (Bidaud et Oury, 2007). Ce phénomène n'est pas nouveau, seules les marques changent. Mais de nos jours on a le sentiment que la marque prend le dessus sur le style, ou plus exactement c'est la marque qui fait le style. Comme le dit Claire Joseph (2005), ce ne sont plus les jeunes qui choisissent leur style mais les marques. Et lorsque l'adolescent ne porte pas les vêtements de marque que portent les autres, il semble que tous les jeunes, même les plus sensibilisés au problème, capables de prendre du recul face à la situation se sentent obligés de porter des vêtements de marque. Ils savent qu'à partir du moment où ils ne porteront pas ces vêtements griffés, certains groupes leur seront obligatoirement fermés.

Par conséquent, faute d'être lui, il va surtout être en conformité avec son groupe de pairs, d'autant plus si l'adolescent entend à longueur de temps qu'il est le portrait tout craché de sa

mère ou de son père. C'est l'étouffement et l'exaspération totale. Il veut être LUI, et non sa mère ou son père. L'adolescent se trouve des amis à son image (« qui se ressemblent s'assemblent »). « Il est Un avec d'autres, qui se reconnaissent à l'intérieur d'un même système de distinction. La mode de l'adolescent, élevée à la dignité du "look", est appel du regard mais pose également de manière aiguë l'insoluble question que se pose tout sujet, notamment adolescent : que suis-je pour l'autre dans ce que je lui donne à voir en tant que sujet ? » (Bidaud et Oury, 2007). Il faut aussi pouvoir se distinguer subtilement de ses semblables pour se sentir unique. Pour être soi, il faut d'abord être comme les autres, mais le plus difficile reste encore et toujours d'être conforme tout en étant différent.

Enquête sur la relation des jeunes avec les marques. Thomas Sauvadet, sociologue. *Sciences humaines*, n° 22, avril 2011.

Bachir raconte : « Nike, c'est ma jeunesse, mes idoles, des mecs comme Jordan. Nike pour moi, c'est le sport, les champions, ceux qui gagnent, qui font rêver. Quand tu grandis ici, en cité, t'as b'soin d'ça, sinon tu vois tout en noir et tu déprimes, tu coules, tu deviens un loser ! ». Kevin pense autrement : « Dans cette société, si t'as pas d'argent t'es personne. Tout fonctionne avec la tune. C'est pour ça qu'on nous respecte pas à la base. C'est pour ça qu'on s'habille avec des marques et tout, qu'on a besoin de tous ces objets, les motos, les bijoux, pour pas avoir l'air d'un pauvre con. »

### 2.3. Les marques corporelles

Une autre façon de se démarquer ou de se faire remarquer concerne les marques corporelles, telles que le tatouage et/ou le piercing, pratiques de plus en plus répandues de nos jours. Pommereau nous rappelle que dans les sociétés traditionnelles, les marques cutanées affichent l'appartenance à une communauté donnée et sont réalisées à des moments très précis : reconnaissance de l'identité sexuelle, passage de l'enfance à l'âge adulte, aptitude à s'unir et à procréer, etc. Elles rendent donc visible un changement, c'est en cela qu'elles ont une valeur initiatique. En manque de repères et de rites de passage, nos adolescents d'aujourd'hui donnent l'impression de ne disposer que de leur peau pour marquer le passage de l'enfance à l'âge adulte, pour marquer la différence avec les parents et enfin faire corps avec ses semblables (nous sommes bien au-delà de la mode, nous sommes dans l'initiation et le rituel). « Les marques corporelles prolongent les marques commerciales comme matrices d'identité », dira David Le Breton (2018). Au-delà d'une démarche esthétique, cette marque corporelle incarne une volonté d'affirmation de soi qui ne doit pas être ignorée. C'est une manière pour l'adolescent de se réapproprier ce corps qui lui échappe. Le tatouage, le piercing, comme les vêtements ou les manières de se coiffer, de se raser, de colorer ses cheveux ou d'arborez des bijoux ou des marques corporelles, sont devenus pour les jeunes générations des manières de se jouer de son identité pour se rapprocher d'une image jugée plus propice. Ces recours renvoient à une volonté de contrôler la définition intime, et surtout sociale, de soi. Si on ne peut exercer de contrôle sur ses conditions d'existence, on peut au moins changer son corps : « Je ne suis pas comme tout le monde. Les gens sont tous identiques. Un piercing, ça me différencie » (Sandra). « J'ai essayé avec les fringues, mais ça tape pas assez. Je voulais me différencier » (Thierry). « Je suis enfin devenue moi, c'est incroyable, avec mon piercing j'étais devenue moi, j'avais trouvé » (Vanessa). Avec ces témoignages, Le Breton (2018) nous révèle que c'est le fait d'afficher des signes ostentatoires que d'autres n'ont pas encore qui importe à l'adolescent.

Une étude psychopathologique très récente rend compte des premiers résultats d'une recherche internationale sur les tatouages et scarifications dans la modernité (Gaspard,

Hamon, Da Silva et Doucet, 2014). À travers une revue de la littérature et d'exemples cliniques (encadré 9.3), les auteurs nous montrent combien le marquage corporel peut servir de « centre de gravité » aux assises narcissiques, donner corps au signifiant sous lequel le sujet va se placer pour obtenir un certain apaisement. Le marquage corporel, même s'il répond à une souffrance, peut servir tout autant d'espace transitionnel (imaginaire), de condensateur de jouissance (recherche d'un contrôle sur la douleur, la souffrance) que de refuge symbolique. En tant que support d'un important « travail sur soi », on ne peut nier la « face cachée » positive de ces marques corporelles.

### **Encadré 9.3. La marque du prestige (vignette clinique extraite de Gaspard *et al.*, 2014, p. 172)**

Adrien est exclu temporairement de son collège pour divers larcins. L'accompagnant dans un centre de consultation pour adolescents, ses parents veulent qu'il réalise son méfait. Il pique une crise lorsqu'ils lui demandent de retirer le « piercing de criminel » qu'il a à l'arcade sourcilière ; le « bijou de voyou » dont ils ont, bien malgré eux, autorisé la pose. À l'acmé de sa fureur, il vocifère : « *On ne veut pas que j'aie "la classe"* ». N'ayant pas assez d'argent de poche, il rend son père responsable de ses vols car il ne peut, entre autres, avoir « le dernier mobile, la nouvelle console, etc. » dont il fait, à l'envi, la publicité ainsi que celle d'autres objets : « sa montre dernière génération, son blouson camouflage, son MP3 méga stockage ». En vantant les avantages de ses objets, il tente alors de se magnifier, d'éblouir l'autre pour en tirer prestige. Son piercing dit « spécial » comme son tatouage ésotérique et ses scarifications sur les bras appartiennent à cette nuée d'objets par lesquels il se pense « très estimé » au collège : soit, pour lui, ce qui le rend unique. En 3<sup>e</sup>, il se consacre aux 6<sup>e</sup> en prenant position d'être « le grand qui les protège et les épate » avec ses piercings. Idem pour les marques sur les bras, il en a voulu « pour s'affirmer » et parce qu'avec on a « de la personnalité, une image de marque ». Il peut ainsi appréhender l'image idéalisée qu'il se procure dans le miroir de l'autre : « *Avec ma copine, je suis gangsta man percé.* » Adrien paraît rechercher par ses marques à devenir le point de vue panoramique du monde ; celui vers lequel tous les regards se tournent.

Cependant, on comprend que ce versant « positif » est nécessaire chez ceux qui sont en manque de reconnaissance. À travers la vignette clinique d'Adrien, on voit que l'individuation se fait moins par un cheminement personnel que par la possession d'un signe. C'est un détour symbolique pour accéder enfin au sentiment d'être soi mais c'est aussi une manière de trouver sa place dans le lien social (Le Breton, 2018). Ceux qui s'affichent dans l'outrance devront en revanche être reconnus pour ce qu'ils sont : des écorchés vifs, peut-être en situation d'impasse identitaire. Dans le film *La vida loca* (encadré 9.4), Les jeunes du gang « se marquent » pour « se faire remarquer », pour signaler leur appartenance au gang. Le chiffre XVIII est tatoué sur le corps, voire carrément sur le visage, comme si le regard de l'autre – plus que la marque – avait le pouvoir de construire au jeune une identité, un « nom ». Par cette marque narcissique, le jeune en souffrance est à la recherche d'un nom qui lui ouvre le lien avec l'autre (social). Mais sous le signe de la provocation et de la rébellion, ce signe montre surtout sa soumission à l'Autre, en l'occurrence au gang (Barberis et Lippi, 2009).

### **Encadré 9.4. Film *La Vida Loca*, de Christian Poveda (2008)**

C'est une plongée dans les banlieues de San Salvador dans le quotidien des membres d'une armée invisible. On les appelle les Maras. Construits sur le modèle des gangs de Los Angeles, ces groupes de jeunes sèment la terreur dans toute l'Amérique centrale. Nouveau fléau

mondial qui détruit par la violence aveugle les principes démocratiques et condamne à mort une jeunesse privée de tout espoir d'avenir. C'est la guerre des gangs, et le chiffre 18, tatoué sur le corps, est gage d'appartenance à un des gangs, de reconnaissance personnelle mais aussi appel à la mort, au meurtre.

De façon générale, c'est en affichant ses goûts qu'on montre aux autres qui on est. Lorsque Winnicott voyait dans l'affirmation du « Je suis » les mots les plus dangereux à prononcer pour l'adolescent, sans doute était-ce là une façon de pointer que le seul fait d'affirmer « je suis ceci ou cela » esquisse une discrimination entre ami et ennemi qu'il lui faudra assumer. De fait, l'affirmation d'un certain style ne peut se faire qu'en opposition à d'autres congénères qui en auront adopté d'autres (Givre, 2007). Autant dire qu'il n'est pas possible d'afficher n'importe quelle préférence. Dans sa quête d'autonomie, l'adolescent désire tellement être inséré, intégré et reconnu, qu'il en vient à calquer ses conduites sur des « modes », que ce soit le mode de vie, ou la mode vestimentaire. Il s'approprie des façons d'être, des types de comportement, en un mot des styles appropriés à son sexe, et à sa classe sociale.

## 2.4. Le cinéma et le livre

Le cinéma constitue la première sortie des jeunes. Les 15-24 ans sont largement cinéphiles. Netflix a démocratisé aujourd'hui l'accès au cinéma, mais ne menace pas l'entrée en salle. Les adolescents étant la tranche d'âge qui cumule plus que les autres les modes d'accès aux films. À l'adolescence, l'intérêt porte sur des thèmes relatifs à la quête identitaire et l'indépendance, la sexualité et l'amour mais également sur les films d'action, d'horreur et d'épouvante. Tomas Logan, dans son enquête sociologique, montre que le choix des films à voir vient beaucoup du bouche-à-oreille au lycée. Ils préfèrent visionner les bandes-annonces et sont influencés par les affiches, ce qui montre la force des extraits visuels dans les processus des choix, nous dit-il, qui pourrait expliquer en partie l'indifférence aux critiques professionnels ou anonymes (Beaudouin, Legon et Pasquier, 2016). Le groupe prévaut, la confiance repose en effet sur une forte homophilie d'âge, de sexe et de milieu social.

Coslin (2017) précise que les jeunes prennent une certaine distance par rapport au contenu, mais ne s'en identifient pas moins aux héros, particulièrement dans les films qui prônent la violence ou la criminalité. S'identifier ne veut pas dire pour autant imiter. Comme pour les livres choisis pour le plaisir, plus le contenu du film est proche de leurs problématiques, plus ça leur plaît. Ils y retrouvent leur propre vie (ou l'opposé de leur vie), mais surtout leurs doutes, leurs craintes face à tous les changements qui interviennent dans leur environnement. En littérature ou au cinéma, les adolescents peuvent donner forme à leurs rêveries, leurs désirs, leurs craintes ; ils peuvent enquêter sur les mystères de la vie, de la mort, du sexe et sur la différence des sexes. Plus largement, les adolescents sont en quête de mots qui les aident à apprivoiser leurs peurs et leurs fantasmes, qui les aident à se sentir moins seuls, à trouver des réponses aux questions qui les hantent, à donner sens à leurs expériences sexuelles et sentimentales. La thématique amoureuse est par exemple de plus en plus fréquente dans la littérature destinée aux adolescentes. Dans le secteur jeunesse, sont régulièrement publiés des romans où se dessine une romance en filigrane (Olivier, 2010). Il y a également profusion des magazines spécialisés. L'adolescent a besoin d'appartenir à un groupe et l'on y parle de tribus adolescentes. C'est ce qu'ont compris les productions éditoriales et plus particulièrement la presse. C'était le cas du magazine *Lolie*, pour adolescentes de 12 à 16 ans. Conçu comme un véritable journal intime avec un chapitre mode, un conseil beauté, un autre encore sur la sexualité, mais aussi des tests et des témoignages racontés par des lectrices. Ces magazines apparaissent comme des repères pour certaines adolescentes qui ont besoin de réponses aux

questions intimes qu'elles n'oseront jamais évoquer avec des adultes et parfois entre elles. Le livre, le magazine ou le film a dans ce cas une fonction d'initiation (apprendre et se familiariser). Ils rencontrent dans le texte, dans le scénario, chez des personnages fictifs, des questions qu'eux-mêmes se posent, des angoisses qu'eux-mêmes ressentent, des actes qu'eux-mêmes produisent (masturbation par exemple) : l'adolescent est rassuré. Le livre ou le film a dans ce cas une fonction de légitimation (se rassurer et déculpabiliser) (encadré 9.5).

### **Encadré 9.5. *Une idée fixe*, livre de Melvin Burgess (Paris, Gallimard-Jeunesse, 2004)**

« On a beau ne penser qu'à ça, avoir tout vécu en imagination, fanfaronner avec les autres garçons... les choses se compliquent quand il s'agit de passer à l'acte. Le penser, le dire, ce n'est pas faire. Entre celle qui ne veut pas, celle qui en veut trop, et celle qui s'accroche, Dino, Ben et Jon ont trois problèmes très différents. En attendant, toutes leurs discussions ne sont que vantardises salaces, qui révèlent leur obsession autant que leur gêne de ne pas encore "l'avoir fait". *Une idée fixe* est un roman dont l'histoire produit un véritable choc dès les premières lignes. Le propos y est cru et les scènes parfois explicites. Tous vont faire la découverte du sexe. »

Une bibliothécaire jeunesse rapportait que, pendant plus de six mois, ce livre fut emprunté sans jamais repasser par les rayonnages ; à chaque fois qu'un lecteur le rapportait, il y avait un copain ou une copine avec lui qui le reprenait.

La presse a bien compris l'effet de mode qu'elle pouvait produire sur ce public adolescent qui est en pleine période de conformisme. Légitimation et initiation très normatives tout de même ! Les pratiques culturelles sont fortement sexuées à l'adolescence et cela ressort dans les nombreux supports à l'attention des adolescents. Il existe des romans typiquement destinés aux adolescentes qui se déclinent en série littéraire, en site web mais aussi en film, comme *Quatre filles et un jean* (Ann Brashares), véritable phénomène culturel. Que ce soit les shonen pour les garçons ou les shôjo pour les filles, la production éditoriale japonaise assigne un genre aux mangas. Christine Détrez (2011) montre dans son enquête sur la réception adolescente des mangas, que si les individus se tournent plus facilement vers le type de manga « destiné » à leur sexe, ils n'excluent pas nécessairement les mangas « destinés » à l'autre sexe. Toutefois, il est plus facile socialement pour les filles de lire des mangas « pour garçon » que pour les garçons de lire des mangas « pour fille ». Au-delà de cette catégorisation très sexuée, les mangas osent aborder (parfois crûment) la face sombre de l'adolescence. On y voit des angoisses liées à l'intérieur du corps, à son intégrité, aux règles et à l'accouchement, autant de questions aussi concrètes que fantasmatiques. Les histoires sont parfois marquées par des tentatives de suicide, les mutilations et les brimades dans les établissements scolaires. Lire ce genre littéraire, c'était, à son commencement, avant tout se positionner « contre » : contre les valeurs parentales, contre les prescriptions éducatives, contre le consensus médiatique dominant anti-manga. C'est aussi se différencier en lisant des livres marginaux, au format distinct et au sens de lecture inversé, tout en recherchant un « autre », un « ailleurs », un exotisme cristallisé dans une certaine vision du Japon. C'est se singulariser tout en intégrant de vraies tribus d'initiés. Selon la psychanalyste Joelle Nouhet-Roseman (2011), la lecture de mangas facilite le travail de l'adolescence, de renoncement à l'enfance, donc l'accès à une sexualité génitale, une identité sexuée plus ou moins définitive.

La lecture, si elle permet de se découvrir ou de se construire, peut aussi devenir cruciale lorsque l'on doit se reconstruire, après un deuil, une maladie, un accident, une séparation

amoureuse, une dépression, toutes situations qui mettent à mal la représentation que l'on a de soi et le sens de sa vie. On parle alors de la fonction cathartique du livre ou du film.

Un autre genre de lecture qui plaît beaucoup aux adolescents c'est le texte engagé. Ce sont des textes qui ont un rapport avec l'Histoire et la politique, comme *Ma mère c'est la guerre* de Peter Dickinson (École des loisirs) ou le roman de Judith Kerr, *Ici Londres* (École des loisirs). Cela permet aux adolescents d'être confrontés à une histoire qu'ils n'ont pas vécue et cela répond tout de même à leur recherche identitaire. Ce sont également les récits « policiers » qui prennent de plus en plus à leur charge la préoccupation sociale. Une des grandes réussites de ce courant sera *L'irruption de l'homme en noir* de Thierry Jonquet (Syros), qui aborde la question du terrorisme. La violence est dénoncée. C'est l'exposé scrupuleux d'un problème social persistant. Si le traitement de la question sociale plaît aux adolescents c'est qu'elle recoupe un certain nombre de thèmes récurrents : la misère et la pauvreté, le racisme, l'exclusion, la citoyenneté. Dans le roman *Nassim de nulle part* de Christian Neels, par exemple, on voit s'affronter dans une cour d'école, deux bandes rivales. Un jeune immigré débarque dans cet univers. Il a perdu ses parents dans une guerre en Afrique et se trouve réfugié en France. Le livre devient alors une double interrogation sur la violence et sur l'acceptation de l'autre. On a aussi dans les thèmes récurrents : le phénomène des sectes, l'enfance maltraitée, l'enfant soldat. C'est une littérature à message, ostentatoire, n'empiétant pas sur la fiction mais venant l'amplifier.

En dernier lieu, on ne peut pas éviter les récits d'aventures initiatiques qui sont devenus des véritables phénomènes grâce entre autres à *Harry Potter*, *À la croisée des mondes*, *Twilight*, *Le seigneur des anneaux*, ou encore « divergente », « hunger games » qui sont passés au cinéma et que l'on va voir en groupe ou en famille. L'héroïco-fantastique est ce qui se vend le plus en ce moment en littérature jeunesse. Comme dans le conte, l'heroic fantasy est structuré par des oppositions très binaires, où s'affrontent le bien et le mal, le profane et le sacré... et où le bien triomphera à tous les coups. On entre en général dans un univers de légende et de merveilleux. Des choses qui n'existent pas mais qui sont très proches de ce que l'adolescent peut être, très proches de leurs problématiques existentielles. Dotés ou non de pouvoirs extraordinaires, les héros sont plutôt d'allure familière, avec parfois les mêmes doutes que celui qui écoute l'histoire. Le jeune vit dans un monde d'adultes dans lequel il est sans arrêt obligé de s'adapter à des règles et des intérêts qui lui sont extérieurs. Le conte (en littérature ou au cinéma) comme le jeu ou le dessin constituent une sorte d'espace de liberté où il peut échapper à cette exigence d'adaptation (De Mijolla-Mellor, 2006). Grâce à la magie, le réel est rendu moins douloureux, moins angoissant et acceptable. Dans l'identification au héros, tout devient possible comme dans un jeu vidéo. Tout est plus facile et plus pratique.

En résumé, le livre et le film jouent un rôle dans le processus de socialisation pas seulement parce qu'ils permettent l'échange et le partage entre les pairs, mais aussi et surtout parce qu'ils répondent à la quête identitaire et l'émancipation de l'adolescent, en lui permettant de mieux se connaître, et de s'individualiser (encadré 9.6).

### **Encadré 9.6. Fonctions du livre à l'adolescence. La lecture permet :**

- d'apporter des réponses à certains sujets tabous qui les hantent,
- de lire ou de dire ce qu'ils ont de plus secret (rêveries érotiques, fantasmes),
- d'appriivoiser leurs peurs,

- de se sentir moins seuls,
- de donner sens à leur expérience.

En les nommant, en figurant les états qu'ils traversent, ils peuvent les intégrer, les apaiser, les partager ; comprendre que d'autres ont éprouvé les désirs ou les craintes qu'ils pensaient être seuls à connaître et leur ont donné voix. La lecture peut même être vitale quand ils ont l'impression que quelque chose les singularise : une difficulté affective, une solitude, une hypersensibilité, une différence (permet de se découvrir ou de se construire)

- parfois de se reconstruire (lectures réparatrices, lectures cathartiques).
- parfois de se différencier.

Depuis quelques années, le texte a tendance à proliférer sur des supports extrêmement variés (e-books, tablettes, smartphones, ordinateurs...) le rendant plus dynamique, mais entraînant par là même une évolution de notre rapport à l'écrit et à la lecture (Baccino, 2011). Les adolescents d'aujourd'hui ont grandi avec internet... mais ce n'est pas sûr que leur activité principale soit la lecture d'œuvres littéraires. Cependant, ils lisent quand même.

## 2.5. Culture numérique et fracture numérique

Cette génération est sans conteste la plus branchée. La culture numérique est la culture du smartphone, dont ils ne peuvent plus se passer, car elle les connecte en permanence avec plein d'amis. Selon l'étude qualitative de Moreau, Roustit, Chauchard et Chabrol (2012), Facebook facilite la création et le maintien de contact. Il n'apporte pas vraiment l'exclusivité relationnelle que l'adolescent recherche auprès de ses amis. Il constitue plutôt une présence permanente, un contact rassurant, plutôt qu'une intimité.

Grâce à internet, l'univers relationnel des adolescents continue de fonctionner à l'intérieur même du domicile familial, tout en restant étranger aux parents, via l'isolement de l'adolescent scotché à son ordinateur (sphère totale d'autonomie), mais aussi via la fracture numérique entre les deux générations (même si l'ado ne s'isole pas, la plupart ne comprend pas ce qui s'y joue)... sans parler de l'adoption de modes d'écriture mobilisant des conventions particulières dans un total irrespect des règles orthographiques et émaillés de pictogrammes qui rendent ces échanges quasiment illisibles pour les non-initiés (Metton-Gayon, 2009). Les adolescents confèrent à internet un pouvoir libérateur quasi direct, comme si ce dernier, au même titre que le téléphone portable, pouvait intrinsèquement lever le contrôle parental. C'est d'ailleurs loin d'être faux. Pour peu que l'ordinateur soit dans la chambre, comme l'est le téléphone mobile dont l'adolescent ne se sépare jamais, alors le sentiment de liberté est total car les parents ne peuvent jamais savoir jusqu'à quelle heure l'adolescent reste en communication avec ses amis. Ces pratiques constituent des espaces « privés » au sein même de la famille.

Tout ce qui se joue sur les médias sociaux (communication ou jeux vidéo ou forums) est un moyen de satisfaire les besoins psychologiques fondamentaux, à savoir :

- être affilié (connexion permanente : c'est un espace « public » dans lequel l'individu traîne et où il retrouve ses amis, avec plusieurs niveaux de conversation),
- être reconnu : il faut retenir l'attention. Aujourd'hui, Instagram et Snapchat sont plébiscités parce que les adolescents aiment y publier, voire retoucher des photos.

- être récompensé : plus on a de vues de ce que l'on poste, plus on a d'amis, etc., etc., plus on renforce son ego (narcissisme !).

C'est la marque d'appartenance à une même culture juvénile. Ils échangent des adresses internet et fréquentent les mêmes sites (musique, sport, jeux vidéo, porno, etc.). Ils évoquent entre eux ce qu'ils ont visité. Les garçons jouent en réseau, se donnent les codes, confrontent leur parcours et leur réussite. Les uns et les autres, et en particulier les filles, entretiennent les liens. Le chat permet de continuer à communiquer sans monopoliser le téléphone familial, et les adolescents ne s'en privent pas.

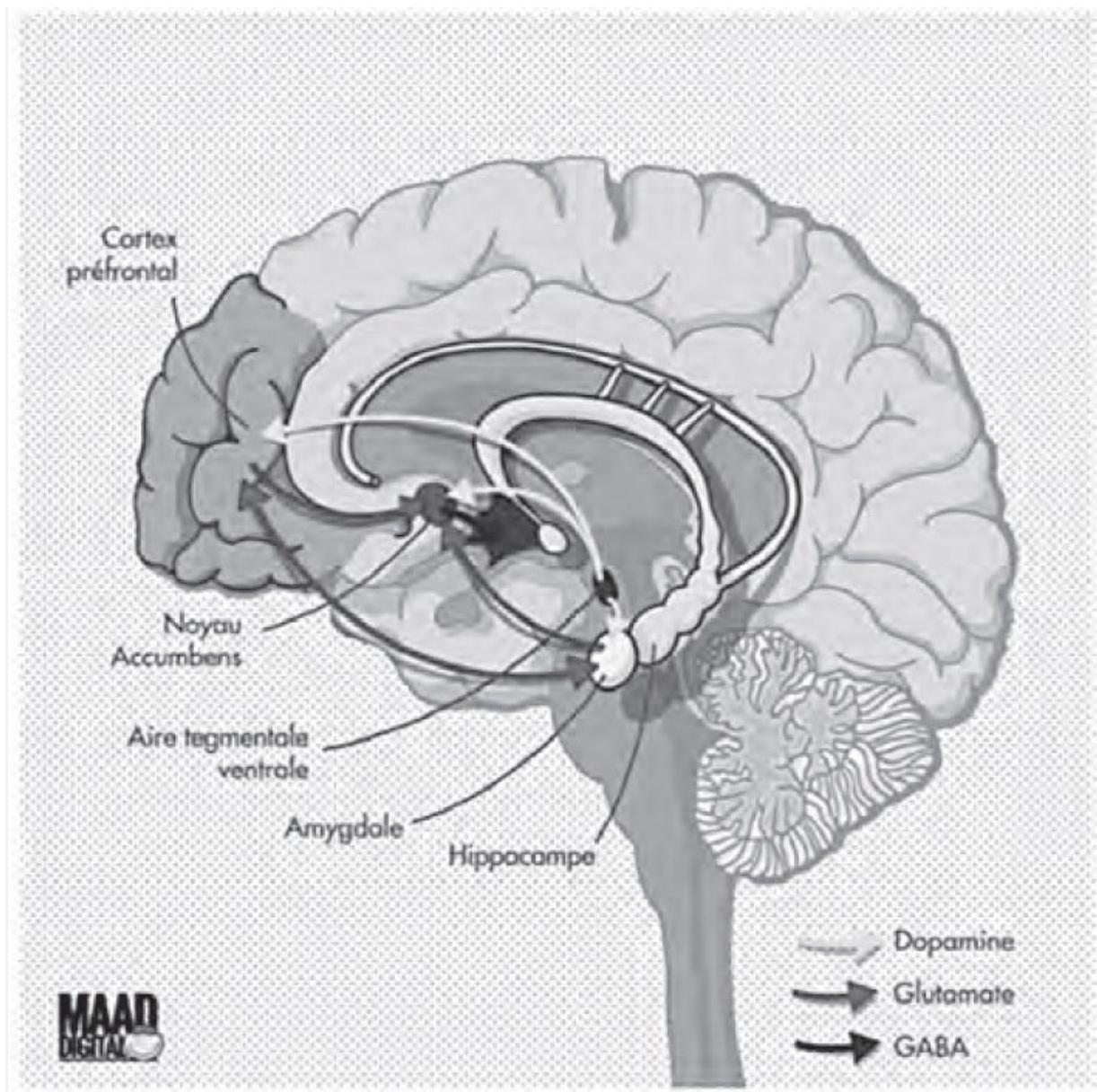
Si l'adolescent se situe par rapport à tout ce qu'il voit, entend ou lit sur internet, il passe aussi son temps, consciemment ou inconsciemment à s'évaluer : sur les réseaux sociaux, il peut voir combien il a « d'amis », combien ont vu sa page, ont laissé des commentaires, le nombre de « like », de « flammes », etc., mais il peut également voir combien ses « amis » ont d'amis, comment ils sont appréciés, etc. C'est la comparaison sociale permanente, qui active fortement le système de récompense/punition (systèmes dopaminergiques et sérotoninergiques) au niveau cérébral (figure 9.2).

**Le circuit de récompense** fait partie du système limbique, et comprend :

- L'aire tegmentale ventrale (ATV). Elle donne des informations sur le niveau de satisfaction face à l'objet du plaisir car elle contient des neurones à dopamine ;
- Le Noyau accumbens (ou striatum ventral) va réceptionner les informations envoyées par l'ATV et va libérer la sérotonine et l'endorphine (bien-être, bonheur, plaisir, optimisme).

Figure 9.2

**Le circuit cérébral de récompense** Source image : Nalpas (2018)  
sur <http://www.maad-digital.fr/en-bref/lapprentissage-des-drogues-mission-impossible>



La dopamine est appelée dans le langage courant « hormone de la récompense » ou « molécule du plaisir » car elle nous procure une intense sensation de satisfaction. Plus le degré de satisfaction est fort, plus l'intensité de la libération de dopamine par le striatum ventral (neurones à dopamine) dans le noyau *accumbens* est importante, plus on est motivé, plus on a envie de recommencer (d'où le risque d'addiction aux réseaux sociaux). Lorsque la récompense est inattendue ou surprenante alors elle produit une libération intense alors qu'elle sera modeste, voire nulle, si la récompense attendue est déjà connue. Les études en neurosciences montrent que l'adolescence en tant que période de maturation des circuits neuronaux fronto-striato-limbiques, sous-tendant la régulation des émotions (voir chapitre 2), est une période d'hypersensibilité aux stimuli signalant la récompense et une augmentation de la probabilité de réactions comportementales à la présentation de ces stimuli, nous permettant de mieux comprendre à la fois les troubles addictifs mais aussi les troubles affectifs (e.g., Ladouceur, 2016 ; Nalpas, 2018). L'on sait par exemple que les adolescents qui sont réputés sur le net utilisent plus fréquemment les médias sociaux, recherchent la popularité, croient en l'importance des indicateurs en ligne (les like et les commentaires), et utilisent de nombreuses stratégies pour obtenir ces indicateurs. Ce sont les mêmes qui s'engagent ensuite dans des

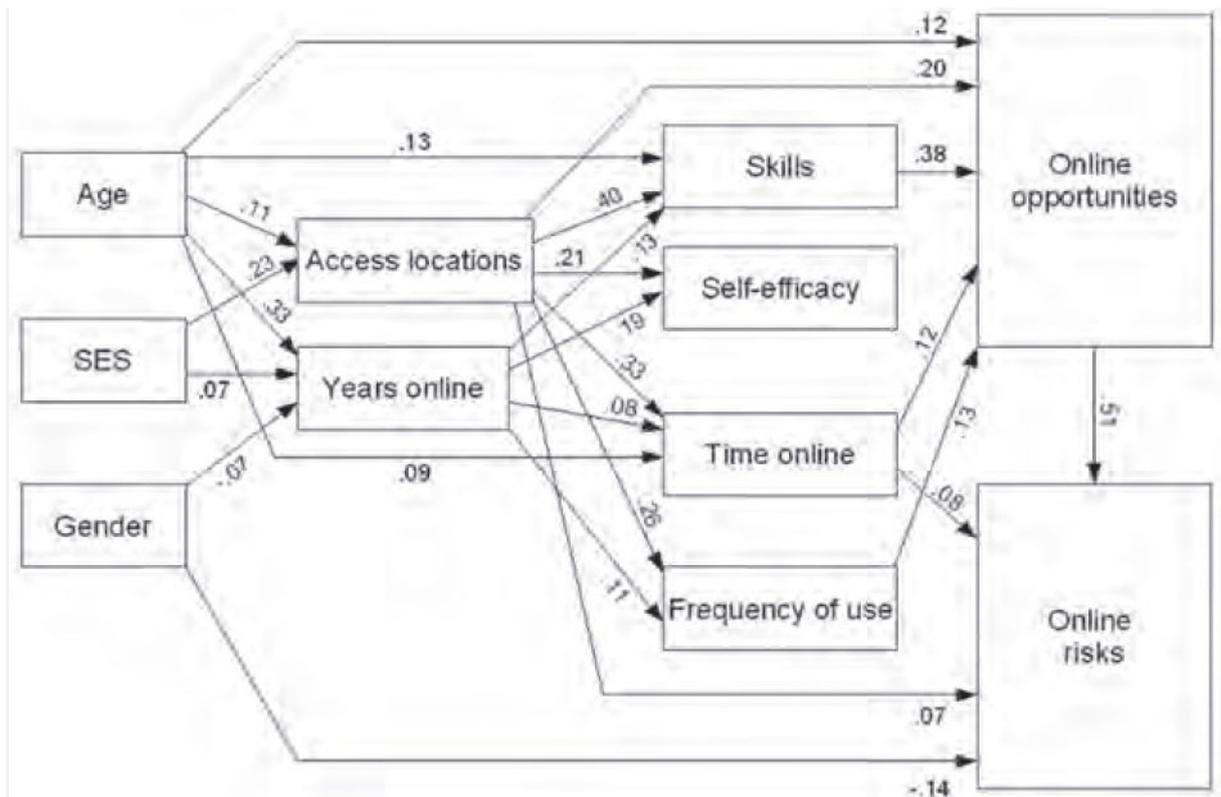
comportements à risques, que ce soit la prise de substance ou les comportements sexuels (Nesi et Prinstein, 2018). Même si les années d'expérience et le temps passé sur le net sont plus fortement associés aux opportunités qu'aux risques, il faut savoir que plus les jeunes sont en ligne et profitent de toutes les opportunités que leur offre le net, plus ils risquent également de prendre des risques (corrélations très fortes et positives entre opportunités et risques) (Livingstone et Helsper, 2010, voir figure 9.3).

Peu à peu, les adolescents s'insèrent véritablement dans ce que nous pouvons nommer une « culture numérique » ou « culture internet » (Tisseron, 2012). Si dans ce chapitre nous avons volontairement séparé musique, livre, cinéma et numérique, nous savons que la révolution numérique a bousculé ces frontières. Ils peuvent lire, écouter de la musique et visionner des films sur leurs écrans, smartphone en tête. Ce qui différencie la culture de la jeunesse d'aujourd'hui, c'est peut-être aussi son goût cosmopolite à la fois esthétique et culturel. En effet, la sociologue Sylvie Octobre a noté dans ses enquêtes : la consommation des œuvres en langues étrangères, séries télévisées et musique en tête, l'attrance pour les mangas, le goût pour le street art par exemple, qui ne cessent de croître, influant ainsi les imaginaires partagés (Cicchelli et Octobre, 2017)

Cependant, si la culture numérique répond à de vrais enjeux identitaires (explorer, s'exposer et s'évaluer sur internet) et aux besoins psychologiques fondamentaux (récompense, autonomie et affiliation), et peut être vue de ce fait comme quelque chose de positif, les pratiques numériques marquent une certaine identité et ceux qui n'en ont pas se sentent exclus. En effet, alors que l'outil numérique, et ses nombreuses possibilités, « culturelles » peut favoriser la démocratisation culturelle, en territoire éloigné et pour tout public, la fracture numérique existe et s'inscrit dans le prolongement d'autres types de fractures, sociales, économiques et politiques (Granjon, 2011). Ce n'est pas tant l'accès à internet qui pose problème mais bien les capacités pour en tirer profit, autrement dit, les compétences nécessaires à la compréhension et à l'appropriation des techniques numériques comme des contenus informationnels auxquels le jeune a accès. Livingstone et son équipe ont beaucoup étudié la fracture numérique, l'éducation aux médias et les compétences en ligne (e.g., Livingstone, Bober et Helsper, 2005 ; Livingstone et Helsper, 2007). Ils montrent, dans une de leurs nombreuses études sur des adolescents anglais de 12 à 17 ans (Livingstone et Helsper, 2010), l'influence directe de l'âge et du statut socio-économique sur l'accès des jeunes à internet (idem, figure 9.3). Cependant, au-delà de cet effet direct du statut socio-économique, les résultats montrent qu'à statut socio-économique équivalent ou différent, c'est l'accès au numérique qui prime sur les compétences numériques et le sentiment de compétence. Il est le facteur déterminant associé au statut socio-économique comparé à l'éducation parentale ou le temps passé sur le net.

Figure 9.3

**Effets de l'âge, du statut socio-économique et du genre, sur l'accès, la durée et la fréquence d'utilisation, le sentiment d'efficacité personnelle et les compétences digitales, et les opportunités ou les risques, chez des adolescents anglais de 12 à 17 ans (Livingstone et Helsper, 2010, p. 12).**



En résumé, je reprendrai les propos de Hersent (2003) qui pense que les pratiques culturelles adolescentes, plutôt que de constituer une culture de la jeunesse « ne traduisent pas autre chose que l'appropriation par des jeunes en quête de construction identitaire des nouvelles formes culturelles contemporaines qui, en autorisant certains phénomènes d'agrégation propres à favoriser la constitution de groupes d'appartenance, autorisent et favorisent l'appartenance au groupe des pairs ».

La culture adolescente paraît être un moyen de s'émanciper de la famille. On parle donc de pratiques culturelles émancipatrices. Mais est-ce réellement émancipateur ? par rapport à la famille peut-être mais par rapport aux autres groupes sociaux d'appartenance ? À travers la culture adolescente, s'exerce en fait une certaine forme de tutelle. La culture est aujourd'hui devenue contrainte car il faut impérativement y adhérer pour ne pas être exclu de la communauté des pairs (Fize, 2019). L'enquête de Pasquier (2005) sur les lycéens montre que la massification de la culture a fourni des codes d'identification aux adolescents mais a créé aussi des dépendances nouvelles chez l'adolescent. Parce qu'il faut se conformer à ces codes faute d'être exclu ou ridiculisé, parce que l'image de soi et l'apparence prennent une importance grandissante dans la culture adolescente, le choix du style devient une obligation. Il y a donc un conformisme de l'adolescence qui s'exerce plus fortement aujourd'hui. D'une certaine manière, nous dit Pasquier, l'univers normatif des adolescents s'est déplacé des pères aux pairs, mais cette régulation ne repose pas sur une vraie légitimité sociale – pourquoi telle façon d'être ou de paraître serait-elle supérieure à telle autre ? – et crée donc des tensions nouvelles.

### 3. Influence des pairs et risques de déviance

---

Les pairs peuvent parfois être surinvestis au point d'exclure toute autre vie relationnelle, en devenant à leur tour une source potentielle de nouvelles dépendances. C'est pourquoi il est facile pour certains leaders d'imposer un certain conformisme, un véritable autoritarisme à ceux qui n'ont plus de reconnaissance identitaire (prosélytisme, religieux, politique, ou secte). Sans aller dans cet extrême, l'influence des pairs a un effet évident sur l'engagement des adolescents dans des conduites déviantes (Claes, 2003). Il y a une soumission aveugle à la morale du groupe qui donne bonne conscience. Toute violation du code est culpabilisante. La soumission au chef sécurise, déculpabilise et lève les inhibitions. L'adolescent adopte des comportements qu'il n'aurait jamais adoptés tout seul. Il perd son identité propre au profit d'une identité groupale (encadré 9.7).

#### **Encadré 9.7. Film *Bling Ring*, de Sofia Coppola (juin 2013)**

À Los Angeles, un groupe d'adolescents fascinés par les *people*, traque via Internet l'agenda des célébrités pour cambrioler leur résidence durant leurs absences. Ils passent leur nuit à vivre dans la maison de leurs idoles, essayer bijoux, vêtements, chaussures, et partent avec. Les médias ont surnommé ce gang, le « Bling Ring ». Ils subtiliseront pour plus de 3 millions de dollars d'objets de luxe. Parmi les jeunes, Mark, terrorisé à l'idée de se faire attraper, ne peut toutefois jamais refuser d'y aller, tant Rebecca, la meneuse du groupe lui plaît. Durant leurs soirées bien arrosées, ils se filment et se vantent de tout ce qu'ils ont dérobé. Jusqu'au jour où la police les arrête... à leur grand étonnement.

« Dévier » vient de *via* (*de-viare*) et signifie donc à l'origine quitter la « voie ». D'où le mot « déviation » pour le trafic routier. La déviance est définie dans le langage courant comme un « comportement qui échappe aux règles admises par la société » (Petit Robert), et « déviant(e) » est l'adjectif qui désigne « la personne dont le comportement s'écarte de la norme sociale admise ». De fait, précise Mucchielli (1999, 2014), sociologue de la déviance, pour qu'une situation de déviance existe, il faut que soient réunis trois éléments :

- l'existence d'une norme,
- un comportement de transgression de cette norme,
- une réaction sociale à la transgression de cette norme.

Les normes renvoient ici à une échelle de références définissant une marge de comportements, d'opinions et d'attitudes, permis ou répréhensibles. La constante évolution historique des normes détermine du même coup les contours de la déviance. Certains comportements jadis criminalisés ou stigmatisés ne le sont plus (l'homosexualité). D'autres le deviennent (l'évolution des normes en matière de santé et de sécurité). Ces évolutions sont l'objet de conflits entre groupes sociaux, groupes politiques, intérêts commerciaux. En effet, il s'avère que l'individu déviant peut appartenir à un groupe qui a défini un certain nombre de règles, mais les normes de ce groupe (le groupe d'appartenance) sont antinomiques à celles de la société dans laquelle il vit (groupe de référence). L'individu considéré comme déviant est donc un individu qui porte atteinte aux normes institutionnalisées, à l'ordre social, aux attentes partagées et reconnues comme légitimes à l'intérieur de la société. La notion de réaction sociale de l'entourage est donc importante dans la définition de la déviance, car la transgression d'une norme n'a aucune existence sociale si nul ne la remarque et ne la stigmatise (« pas vu, pas pris »). Réaction sociale en fonction non seulement des faits mais très souvent et malheureusement aussi en fonction du statut de l'individu qui a commis l'acte

déviant. D'où la notion de marginalisation, voire de stigmatisation, qui à son tour peut entraîner d'autres conduites déviantes.

En règle avec lui-même parce que régulier vis-à-vis de son camp, l'adolescent peut se livrer sans contrainte à ses conduites déviantes, voire à des tendances délinquantes. En effet, selon l'orientation générale de la bande, la place du jeune dans la dynamique interne de cette bande et les relations de la bande avec son environnement (les autres bandes et les institutions, en particulier la police), il s'engagera alors plus ou moins fortement dans des conduites rebelles et dans des pratiques délinquantes (e.g., Mohammed et Mucchielli, 2007 ; Le Goaziou et Mucchielli, 2009 ; Born et Glowacz, 2017). La bande, dans ce sens, est en quelque sorte le prolongement de la famille, du fait qu'il permet à l'adolescent de « parfaire » son entraînement à la délinquance ainsi qu'à la consommation d'alcool et de drogue. Elle ne fournit pas seulement les occasions de délit, mais aussi le soutien matériel. Les pairs remplacent le père. L'image du père est écartée chaque fois que se constitue un groupe comprenant un meneur, qu'il soit réel ou imaginaire (en particulier héroïque) (encadré 9.8). Lorsque le groupe a un code moral trop rigide et trop ségrégationniste, il renforce la désadaptation car l'exclusion et la haine envers la société sont trop fortes. Le meneur qui a un fort pouvoir de suggestion se substitue à l'idéal du moi individuel de chacun des membres du groupe, ce qui tend à leur faire perdre leurs caractéristiques personnelles au profit d'une uniformisation.

### **Encadré 9.8. Film *This is England*, de Shane Meadows (2007)**

1983. Shaun, 12 ans, vit avec sa mère dans une ville côtière du Nord de l'Angleterre. Il est seul, il va mal. Il se fait humilier par les autres élèves de l'école. Son père, décédé à la guerre, lui manque. Quand Woody, skinhead, chef de bande, le croise, le défend et le réconforte, il se réfugie sous son aile. Il se fait raser la tête, et achète les mêmes vêtements que ceux du groupe. Il découvre l'alcool, la drogue et le sexe. Le groupe devient sa nouvelle famille... jusqu'à ce que Combo, skinhead plus âgé, sorte de prison et réapparaisse. Combo qui ne lui dit que de belles choses sur son père, qui le complimente pour sa forte personnalité, qui le rassure... Shaun laisse la bande à Woody pour la bande à Combo. Et ça dérape. Ça dégénère. C'est la haine contre les non-Anglais, c'est le nationalisme à outrance. Shaun se soumet totalement au chef. Par la confrontation à la grande délinquance, il va subir un rite de passage qui le sortira violemment de l'enfance.

Ainsi, savoir que l'intégration dans un groupe est nécessaire et incontournable à l'adolescence ne doit pas faire oublier la perte identitaire de l'individu au profit de l'identité collective. Se battre contre les manifestations religieuses ostentatoires, par exemple, quelles qu'elles soient, c'est apprendre aux jeunes à identifier ce qui relève de valeurs universelles de ce qui reste lié à une particularité d'un individu ou d'un groupe d'individus. Dans notre république, un citoyen peut se revendiquer n'être rien d'autre que citoyen, il n'est pas obligé d'être aussi et préalablement un catholique, un musulman, un protestant, un juif, etc. Nous sommes dans un état laïc, il ne saurait y avoir d'obligation d'appartenance. La laïcité ce n'est pas nier l'exigence des religions, c'est ne pas tolérer la prise de pouvoir de l'une d'entre elles sur les autres. Car ce qui est dangereux ce n'est pas de croire en telle ou telle religion, c'est de voir que certaines religions prétendent faire la loi, prétendent régler les mœurs et régler la société civile. Il ne faut pas confondre fidélité à une culture et asservissement à un pouvoir. Le respect des différences culturelles nous fait oublier parfois que tout n'est pas respectable dans les cultures. De même que le jeune doit apprendre à se distancier de ses parents, il doit apprendre à se distancier des personnes fanatiques. Tout est une question de pouvoir. Être

maître de ses pensées c'est être maître de ses actes, ce n'est plus être à la merci du premier tyran venu (encadré 9.9).

### **Encadré 9.9. Témoignage d'Éléonore, 16 ans, extrait de Dolto (2003)**

*Moi, je suis d'un milieu bourgeois, je me suis retrouvée dans un tout autre milieu. Quand j'ai commencé à me droguer, c'était contre ma famille, je voulais la mise à mort de mes parents, mais au lieu de ça, ça a été ma mise à mort. C'était aussi pour échapper à l'autorité parentale mais dans le nouveau milieu dans lequel je me trouvais, je faisais office d'émissaire et j'étais complètement soumise à une autre forme d'autorité sous forme de chantage. Au début je me sentais pas vraiment acceptée, alors j'en ai rajouté, j'ai été le plus loin possible. Maintenant que je m'en suis sortie, je me rends compte des choses et ne souhaite à personne ce genre d'expérience.*

## 4. Relations entre pairs, exclusion et rejet social

Parmi les statuts donnés aux pairs, les rejetés et les populaires paraissent les deux opposés. Pourtant les facteurs déterminants sont parfois très proches. Comme le rappelle Poulin (2014), être populaire c'est être dominant, avoir du pouvoir et être capable d'influencer les autres, c'est se démarquer des autres par le sens de l'humour, l'apparence physique, la richesse et la pratique de certaines activités sportives. Mais ce sont aussi ceux qui sont violents et agressifs (e.g. répandre des rumeurs, manipuler, exclure d'un groupe). D'autres encore vont le devenir en étant amis des plus populaires, et sont prêts à tout pour le devenir, quitte à en souffrir ou faire souffrir (encadré 9.10).

### **Encadré 9.10. Témoignage de Mathis, extrait de *La souffrance à l'école : un regard de l'intérieur* (Cauvier, 2011, p. 352)**

« Je ne pouvais rien faire pour me défendre, car si je le faisais, je pouvais perdre mon groupe d'appartenance et je me disais dans ce temps : mieux vaut souffrir au sein du groupe que de souffrir de la solitude de ne pas y appartenir... [...] Au secondaire, on n'est plus ami avec tout le monde, au contraire, on essaie d'avoir un groupe d'appartenance et de se montrer grand et tough et même en abaissant les autres pour y arriver. [...] Je passai de la personne violentée à la violente, du taxé au taxeur [...] de la personne qui est rabaisée à celle qui rabaisse. »

De même qu'il y a de nombreuses raisons d'être populaires, de même il y a de nombreuses raisons d'être rejetés. Les études sur l'exclusion d'un enfant/adolescent a permis de comprendre différentes formes d'exclusion (Abrams, Hogg et Marques, 2005). On peut trouver des exclusions intrapersonnelles suite à des traits de personnalité (je suis trop timide, je ne peux pas intégrer un groupe), des exclusions interpersonnelles lorsqu'une personne est exclue par une autre personne (rejet par les pairs), des exclusions intra-groupes lorsque une personne s'exclut elle-même de son propre groupe (les valeurs du groupe ne correspondent plus à ce que j'en attends, ou bien je n'y vais plus car je suis maintenant en couple), et des exclusions inter-groupes lorsqu'un groupe exclut une personne d'un autre groupe. Comme le précisent Killen et Rutland (2011), il est important de différencier ces différentes catégories d'exclusion car d'une part les deux premières portent sur des traits de personnalité alors que les deux dernières portent à la fois sur les normes du groupe et sur l'identité groupale, d'autre part elles ne sont pas toutes négatives et préjudiciables. En ce qui concerne les prédispositions individuelles, les enfants exclus ou rejetés sont vus comme interprétant négativement les comportements d'autrui, ne sachant pas résoudre les conflits interpersonnels ou ne sachant pas intégrer un groupe, et qui par conséquent peuvent être agressifs et violents, ou se mettre en retrait et éviter tout contact social. Chez d'autres, l'exclusion sera vue comme un choix personnel (« c'est sa décision et elle a l'air heureuse ») et autonome (« c'est sa vie, elle fait ce qu'elle veut »). Ou encore exclus pour des raisons socioculturelles et morales (race, ethnicité, orientation sexuelle, genre). Autant de raisons qui peuvent parfois expliquer également la légitimité des exclusions intra et intergroupes (préjugés, discrimination). Avec l'âge, les raisons données sont plus tournées vers des arguments personnels (« si l'est homosexuel, c'est son choix ») que sur des stéréotypies (« il est différent dans sa manière de se tenir, de s'habiller et de parler »). Ce qui n'empêche en rien que la victimation homophobe reste toujours très importante. Les enquêtes en milieu scolaire montrent les conséquences néfastes sur la victime, telles que l'anxiété, l'insomnie, l'absentéisme scolaire ou le désir de changer d'établissement en raison d'une insécurité ressentie, ou encore le désengagement scolaire (diminution de la persévérance scolaire) (par exemple, Chamberland, Richard et Bernier,

2013). Lorsque la famille ne peut être un soutien de par sa propre homophobie, l'adolescent se retrouve alors sans soutien (encadré 9.11). Soit il assimile l'environnement dans lequel il se trouve et il en perd son identité, soit il se différencie et entraîne la stigmatisation. Même si l'on sait qu'il est important de se distinguer des autres pour être soi (voir chapitre 7), la véritable intégration sociale ne peut s'accommoder ni de l'un ni de l'autre (Malewska-Peyre et Tap, 2015), lorsque la réaction sociale prend la forme de la stigmatisation et entraîne l'exclusion et le rejet social du fait de stéréotypes trop marqués (ici stéréotype de genre).

**Encadré 9.11. Extrait du livre *En finir avec Eddy Bellegueule*, autobiographie romancée d'Édouard Louis, Paris : Seuil, 2014.**

Eddy a une voix de fille dès la naissance, il roule les hanches et n'aime pas le foot. Sa famille moque ses « *airs de folle* ». Dans son village, il faut être dur, viril, macho, aimer l'alcool et jouer au foot. Au collège, l'injure est permanente. Deux brutes le persécutent chaque jour, lui crachent à la gueule, lui cognent la tête contre le mur. Le petit Bellegueule dissimule lui-même son martyre. Un jour, via les sites pornos et les jeux entre ados, il découvre son homosexualité... et la honte de ses parents. Il a donc voulu changer. « *Chaque jour était une déchirure, on ne change pas si facilement. Je n'étais pas le dur que je voulais être. J'avais compris néanmoins que le mensonge était la seule possibilité de faire advenir une vérité nouvelle. Devenir quelqu'un d'autre signifiait me prendre pour quelqu'un d'autre, croire être ce que je n'étais pas pour progressivement, pas à pas, le devenir.* »

Toutes ces situations d'exclusion rendent compte de stratégies prises par l'adolescent pour éviter des retombées négatives ou des stratégies prises pour s'adapter à l'environnement. Nous pouvons rapprocher ces résultats du domaine de recherche en psychologie sociale, portant sur les comportements sociaux en lien avec les émotions (Ric et Muller, 2017). Les émotions surviennent suite à une évaluation de la situation sur plusieurs dimensions, qui fournissent à leur tour, des indices pour le jugement de la situation en question, et la prise de décision qui va en découler (Lerner et Keltner, 2001). Or, à l'adolescence, on l'a vu dans le chapitre 2, l'amygdale, au sein du système limbique, est en pleine maturation. Impliquée dans la reconnaissance et l'évaluation de la valence émotionnelle des stimuli sensoriels, elle est fortement activée dans les situations de peur ou de stress. Rien n'est plus important pour un ado que d'être intégré, accepté et reconnu par son groupe de pairs, rien ne lui fait plus peur que d'en être exclu. Or tous les enfants peuvent vivre différentes formes d'exclusion. Cependant, lorsque le critère d'exclusion est clair, compris et juste (être exclu d'une équipe sportive à cause de son niveau par exemple), l'enfant en tire une leçon en termes d'apprentissage social. Lorsque le critère est injuste, inexpliqué ou même absent, alors l'exclusion entraîne anxiété, dépression ou détachement et désengagement (Killen et Rutland, 2011 ; Prinstein et Aikins, 2004). Le rejet d'une personne à cause des différents traits de personnalité (en termes psychopathologiques) est celui qui a les conséquences les plus négatives. Dans le domaine de l'homophobie, les phénomènes d'exclusion, de mépris, ou de stigmatisation qu'elle engendre peuvent conduire à une perte d'estime de soi, de confiance dans l'avenir et dans les autres (Firdion et Beck, 2015).

En neurosciences, les chercheurs se sont intéressés aux corrélats neuronaux de l'exclusion sociale et du rejet par les pairs dans le développement de l'adolescent. Le protocole appelé « Cyberball » est le plus utilisé dans le domaine. Durant le jeu vidéo, utilisé sous IRMf, les participants sont dans un premier temps inclus (ils reçoivent la balle durant 1/3 du jeu), dans un deuxième temps exclus (on n'arrête de leur envoyer la balle). Les nombreuses études dans le domaine ont mis en évidence l'activation de certains réseaux neuronaux associés à la

douleur psychologique au moment de l'exclusion, qui sont communs à l'expression de la douleur physique, chez les sujets sains (Gaillard, 2014 ; Vijayakumar *et al.*, 2017).

## Conclusion

---

Le groupe occupe une place importante, voire incontournable, dans le processus de socialisation et de construction identitaire. Les relations entre pairs constituent un véritable lieu de socialisation (article de synthèse, Kindelbergera, 2018) : La socialisation recouvre deux expériences sociales principales : l'une découlant de relations contraintes, issues de la construction des groupes institutionnellement circonscrits, mettant en jeu des liens à la fois positifs et négatifs, l'autre touchant plutôt à des relations choisies, réciproques et supposant une certaine intimité.

C'est dans la bande que se nouent les amitiés et se vivent les expériences nouvelles. À plusieurs, on est plus fort et on peut mieux se défendre. Le risque est de s'embarquer dans des comportements déviants, en se soumettant aveuglément à la morale du groupe ou aux directives d'un leader. Le groupe est socialisateur dans la mesure où il individualise, il est régressif dans la mesure où il grégarise. Lorsque les pairs sont surinvestis au point d'exclure toute autre vie relationnelle, au point de perdre toute identité personnelle, alors ils peuvent devenir à leur tour une source potentielle de nouvelles dépendances. Ainsi, sous l'influence d'un groupe, l'individu peut se construire positivement comme négativement.

Par leurs pratiques culturelles, les adolescents tentent de respecter un certain nombre de normes conventionnelles pour se positionner et être comme tout le monde... ou plutôt comme tous ceux du groupe auquel ils ont envie d'appartenir : les goûts culturels (musique, vidéo, langage, etc.), les codes esthétiques (habillement, poids, piercing, etc.). Cette pression qu'ils se mettent entraîne ainsi 1) un écart socioculturel important entre les familles qui peuvent payer tout ça et celles qui ne peuvent pas, entre les familles qui s'opposent au consumérisme à outrance ou qui ont des codes éducatifs très précis et celles qui ne les ont pas, 2) une estime de soi bien mise à mal (impossible d'être celui que l'on rêve être), 3) des tentations bien grandes d'obtenir ces objets à tout prix (entrée dans la délinquance). Dernièrement, l'explosion des « influenceurs numériques » étend et décuple la pression sur les jeunes, qui les incitent à rester toujours plus souvent sur le net. L'accès facile et le rallongement du temps passé sur les écrans leur offrent de nombreuses opportunités, mais les entraînent aussi vers des comportements à risque (prise de substance et comportements sexuels).

Pour construire une identité qui lui est propre, l'adolescent va devoir sélectionner et rejeter certains éléments des différents modèles qui l'entourent, en particulier ses pairs qui vont avoir une grande importance à ses yeux. Le processus d'individuation implique en effet à la fois une affiliation à ces autres mais aussi une prise de distance et une autonomie vis-à-vis d'eux, comme ça déjà était le cas vis-à-vis de la famille. C'est à ce seul titre que le groupe entre dans le processus de socialisation de l'adolescent. La socialisation c'est en effet le processus par lequel les individus apprennent et intériorisent les normes et les valeurs dominantes de leur groupe, mais lorsque la société est trop tyrannique, trop rigide et autoritariste, l'individu cherche à en dévier, et se tourne vers d'autres groupes plus marginalisés.

Pas facile d'être conforme tout en étant différent, pas facile d'être soi sans être parfois stigmatisé et rejeté. Les raisons d'exclusion entre adolescents ne manquent pas, que ce soit de l'ordre des prédispositions psychologiques ou psychosociales, mais les conséquences sont douloureuses pour le jeune rejeté socialement, cela a été montré tant au niveau de la

psychopathologie qu'au niveau de la neuro-imagerie fonctionnelle. Ce qui montre combien la vigilance, l'accompagnement et la prise en charge de ceux qui sont exclus sont importants pour le développement psychosocial de l'adolescent.

## Résumé

Le groupe des pairs offre des occasions multiples de développer des relations nouvelles avec soi et autrui en aidant l'individu à acquérir une représentation de soi, un sens de sa valeur en lui offrant l'occasion de prendre des risques et de se conforter à des réalités compétitives.

À la recherche d'un nouvel idéal du Moi, l'adolescent va trouver dans le groupe de nouvelles identifications, par l'idéalisation d'un membre du groupe (substitut parental), ou par un idéal collectif.

Le groupe soutient, rassure, protège l'adolescent tant envers les adultes qu'envers lui-même, en particulier envers sa propre sexualité.

Dans le groupe, l'adolescent trouve un rôle social par la dynamique interne du groupe et les divers rôles qui s'y jouent (leaders, soumis, exclus, etc.).

Le groupe permet l'intégration des règles et des limites inhérentes à chacun.

Le groupe développe le sentiment d'appartenance et d'identité.

Le risque est de se soumettre aveuglément à la morale du groupe ou du leader, de commettre des comportements déviants et d'entrer dans la délinquance, par loyauté ou complaisance.

Le risque est d'exclure (ou s'exclure) celui qui ne répond aux valeurs, croyances, morale du groupe. Le rejet a des conséquences très souvent négatives et préjudiciables pour le développement psychosocial et le bien-être de l'adolescent.